

LA SOIRÉE DES BOULEVARDS;

Ambigu mêlé de Scènes, de Chants, &
de Danfes ;

*Représenté pour la première fois par les Comédiens
Italiens Ordinaires du Roi, le 13 Novembre 1750.*

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix est de 24 fols sans Musique ;
La Musique se vend séparément 24 fols.



A P A R I S.

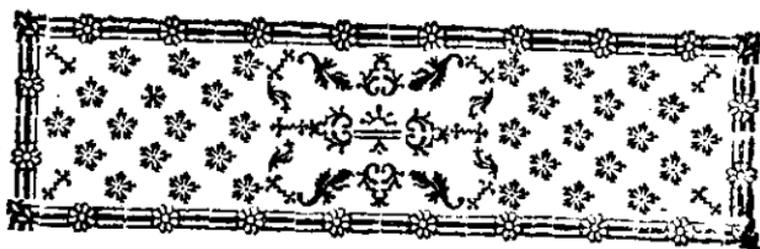
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoit,
au Temple du Goût.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

A C T E U R S.

UN GARÇON LIMONADIER ,	M. Sticotti.
UN CATALAN ,	M. Marignan.
LE CHEV. DE VENTILLAC ,	M. Baletti.
M. BRIDAUT ,	M. De Hesse.
M. CRAQUET ,	M. Ciavarelli.
M. GOBE-MOUCHE ,	M. Carlin.
UN MARCHAND CLIN- QUAILLER ,	M. Desbrosses.
UNE PETITE MARCHANDE DE CROQUET ,	La petite Louison.
Madame DU REZEAU ,	Mlle. Desglands.
MARTON ,	Me. Favart.
M. DE L'ESCOMPTE ,	M. Rochard.
DEUX MARCHANDS DE CHANSON ,	M. Marignan , M. Chanville.
Madame BONTOUR ,	Me. Favart.
Monfieur BONTOUR ,	M. Rochard.
Mlle CHOUCOU ,	Mlle Coraline.
LA VICTOIRE , Grenadier ,	M. Chanville.
GRIFFONET , Clerc de Procureur ,	M. Desbrosses.
UN SOLDAT du RÉGIMENT D'ORLÉANS ,	M. Marignan.
SAVOYARDS , SAVOYARDES.	
SOLDATS , & Gens de différens états ,	



LA SOIRÉE
DES
BOULEVARDS.

Le Théâtre représente la partie des beaux Boulevards illuminée ; plusieurs tables sont dans le fond & sur les ailes, au pied des arbres. Différentes personnes de tous les états y sont assises : des Catalans font danser des Marionnettes sur une planche, au son des hautbois & des cornemuses.

SCENE PREMIERE.
LE CHEVALIER DE VENTILLAC,
M. BRIDAUT, jouant aux échets,
UN CATALAN.

UN CATALAN.

AIR : Noté, N^o. 1.



LLONS gai, Marionnettes,
Donnez-vous des airs gentils ;
Vos façons & vos courbettes
Sont en vogue en ce pays.
On voit faire vos pirouettes

A ij

LA SOIRÉE

Aux Financiers , aux Robins , aux Marquis.
 On ne rencontre à présent à Paris
 Que Marionnetes.

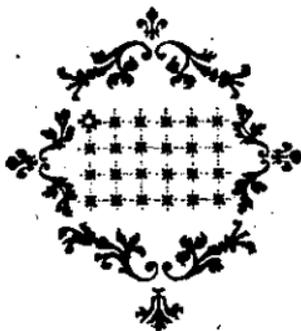


Minaudez vieille Coquette ,
 Coëffez-vous en papillon ;
 D'une fille à la jaquette
 Affectez le petit ton.

Vous , Barbon , galant à lunettes ,
 Prenez les airs d'un petit Adonis :
 On ne voit plus à présent à Paris
 Que Marionnetes.

M. B R I D A U T.

Au diable soit la musique ; j'ai perdu.
 LE CHEVALIER , aux Catalans.
 Retirez-vous , Faquins.



SCENE II.

LE CHEVALIER, M. BRIDAUT,
LE GARÇON DE CAFFÉ.

LE CHEVALIER.

GARÇON!

LE GARÇON.

On y va. (*à la Cantonade.*) Hé! la Ripopée, donnez de l'Orgeat à ces Messieurs, & de l'eau des Barbades à ces Dames.

LE CHEVALIER.

Garçon!

LE GARÇON.

Allons, allons. (*à la Cantonade.*) Que l'on porte une tasse de Chocolat à ce vieux Commandeur qui est avec cette jeune fille.

LE CHEVALIER.

Garçon! viendras-tu, bÉlitre?

LE GARÇON.

Parbleu, on ne sçauroit servir tout le monde à la fois:

LE CHEVALIER.

Parle donc, hé! Maroufle; tu dois tout

A iij

6 LA SOIRÉE

quitter, quand le Chevallier de Ventillac t'appelle.

LE GARÇON.

Hé! bien, que voulez-vous?

LE CHEVALIER.

Donne-moi un verre d'eau.

LE GARÇON.

La bonne chienne de pratique!

LE CHEVALIER.

Que dis-tu?

LE GARÇON.

Que vous allez être servi.

M. BRIDAUT.

Ecoute, écoute; Garçon, as-tu la Gazette?

LE GARÇON.

Elle n'est pas encore arrivée; mais voici les petites affiches.

LE CHEVALIER.

Donne toujours en attendant; emporte ces échets. (à M. Bridaut.) Tenez, Monsieur Bridaut, lisez.



SCENE III.

LE CHEVALIER, M. BRIDAUT.

M. BRIDAUT.

LISONS; pour moi, je tiens que rien n'orne tant l'esprit que les lectures utiles. (*Il lit.*) Biens Seigneuriaux, Terres, Châteaux & Seigneuries du Marquis Pharaon à vendre par Décret forcé.

LE CHEVALIER.

Passons, passons; j'ai assez de biens Seigneuriaux.

M. BRIDAUT.

Biens en roture.

LE CHEVALIER.

Fi donc! qui est-ce qui achette de ces miseres-là?

M. BRIDAUT *lit.*

Vente d'effets de la succession de Monsieur Bartolin, Avocat suivant la Cour, rue du Petit-Heurleur. Un Cabriolet, un Deshabillé en chenille, Plumets blancs & nœuds d'épée de la dernière mode, collection de Musique Italienne, une Guittare &

Civ

une Vielle; point de livres de Droit.

(Pendant que Bridaut lit, le Chevalier tire de sa poche un petit pain d'un sol, en fait des mouillettes & les trempe dans son verre d'eau.)

M. BRIDAUT continue.

De M. l'Abbé Fignolet rue Poupée; une caisse d'Eventails, vingt pièces de Rubans à la Frivolité, à la Bastienne & à la Tronchain, Jartieres brodées, Coupons de différentes étoffes propres à faire des mules, Boëte à mouches émaillée, Lorgnettes d'Opéra, Toilette portative, & une collection de petits Romans, dont la Vente se fera après la Vacation.

LE CHEVALIER.

Après la Vacation!

M. BRIDAUT lit.

Toutes fortes de Vins & de Liqueurs fines, Linge de table, Batterie & Ustensiles de cuisine après le décès de M. Grasse-double, Chanoine d'Avalons, Place aux Veaux.

LE CHEVALIER.

Il s'attachoit au solide.

M. BRIDAUT.

Très-bel équipage de chasse complet De la succession de M. Carnage, Doc-

DES BOULEVARDS. 9

teur en Médecine, rue de la Mortellerie.

LE CHEVALIER.

Doucement, doucement, Messieurs de la Faculté; c'est bien assez que vous exerciez votre humeur massacrante dans les villes, sans dépeupler encore nos plaines.

M. BRIDAUT.

Demandes particulières. Une homme de la première considération auroit besoin pour l'éducation de son fils unique, d'un Précepteur qui sçût au moins lire & écrire; les gages sont de 300 livres. La même personne auroit aussi besoin d'un bon Cuisinier, dont les honoraires seront de cent louis sans les profits; il sera reçu à l'essai; il y aura concours.

LE CHEVALIER, *tremant sa mouillette.*

C'est un homme judicieux; vive la bonne chère.

M. BRIDAUT.

Un jeune homme qui vient d'hériter de 300000 écus, voulant employer son argent à des acquisitions utiles & honorables, prie en conséquence les personnes qui auront à vendre des oignons de Tulipes, des Magots, des Porcelaines & des Papillons, d'en donner avis dans la prochaine Feuille.

Ah! Voilà Monsieur Craquet, la fleur
des Politiques du Palais Royal.

SCENE IV.

M. CRAQUET, M. BRIDAUT,
M. GOBE-MOUCHE, LE
CHEVALIER.

M. CRAQUET.

BON jour, Messieurs.

M. BRIDAUT.

Et Monsieur Gobe-mouche, bel esprit,
aussi brillant que profond.

M. GOBE-MOUCHE.

Ah! Monsieur!

LE CHEVALIER.

Mettez-vous là.

M. BRIDAUT.

Eh! bien, quelles nouvelles?

M. CRAQUET.

L'Empereur du Japon vient de déclarer
la Guerre au Mogol; il a déjà envoyé par

DES BOULEVARDS. II

terre soixante mille chariots de munition pour faire le siège de Deli.

M. BRIDAUT.

Diable!

LE CHEVALIER.

Ecoutez donc, Messieurs; voilà qui peut faire changer les affaires de l'Europe. Qu'en pense Monsieur Gobe-mouche?

M. GOBE-MOUCHE.

Eh! mais... mais... Messieurs... hé, hé...

LE CHEVALIER.

Je suis de votre sentiment.

M. CRAQUET.

On assure que la place ne tiendra pas plus de sept à huit mois.

LE CHEVALIER.

Je gage pour neuf.

M. BRIDAUT.

Vous moquez-vous? Je la prendrais; moi qui vous parle, en deux fois vingt-quatre heures; morbleu, j'ai un projet.....

LE CHEVALIER.

Où en avez-vous tant appris, Monsieur Bridaut; est-ce dans vos livres de compte?

M. BRIDAUT.

Doucement, M. le Chevalier: ne mé-

prisons personne ; quoique Marchand Papetier , j'en sçais peut-être autant que vous. Apprenez que c'est moi qui fournis le Bureau de la Guerre, & que par conséquent je dois être au fait.

LE CHEVALIER.

C'est tout ce que vous pourriez dire, si vous aviez été comme moi dans le service.

M. CRAQUET.

Et moi donc, corbleu ?

M. GOBE-MOUCHE.

Entendons-nous, Messieurs.

M. CRAQUET.

Oui, ne nous écartons point : tout ce que l'on peut espérer, c'est que le Turc envoie une Flotte au secours.

M. BRIDAUT.

La ville seroit prise avant. Je ne m'entendrois pas là. J'irois tout de suite à Constantinople ; je n'aurois que le Nil à passer.

L'E CHEVALIER.

Le Nil ! Eh ! où diable prenez-vous le Nil, Monsieur Bridaut ?

M. CRAQUET.

C'est un Fleuve de Tartarie.

DES BOULEVARDS. 13

De Tartarie, de Tartarie...! je m'en rap-
porte à Monsieur Gobe-mouche.

M. GOBE-MOUCHE.

Hé, hé! Messieurs..... Messieurs.....
A dire la vérité.... on sçait.... parbleu,
cela parle tout seul.

LE CHEVALIER.

Je suis charmé que vous me donniez
raison.

M. BRIDAUT.

Qu'appellez-vous? C'est bien à moi.

M. CRAQUET.

Voyons la Carte.

LE CHEVALIER.

Holà, Garçon, la Carte.

LE GARÇON.

Comment, la carte! Pour un verre d'eau!

M. BRIDAUT.

On te demande la Carte de l'Europe.

LE CHEVALIER.

Vous allez voir votre bec jaune, Monsieur
Bridaut.

M. GOBE-MOUCHE.

Eh! oui, oui, vous allez voir, vous allez
voir si j'ai tort.

M. CRAQUET.

La voilà,

LE CHEVALIER *renverse son verre d'eau sur la Carte.*

Remarquez bien; tenez, Monsieur, voilà le Nil.

M. B R I D A U T.

Gare, gare; voilà le Nil qui se déborde.

L E C H E V A L I E R.

Eh! que diable! C'est que vous m'impatientez avec vos ignorances.

M. B R I D A U T.

Vous êtes un impertinent.

M. C R A Q U E T.

Eh! Messieurs, Messieurs.

M. G O B E - M O U C H E.

Entendons-nous, entendons-nous.

LE CHEVALIER, *donnant un soufflet à M. Bridaut.*

Sandis, voilà pour t'apprendre à vivre.

Bridaut le rend à Craquet, qui le rend à Gobe-mouche.

M. G O B E M O U C H E.

Entendons-nous, Messieurs.

(Chacun fuit d'un côté différent.)



SCENE V.

UN PETIT MARCHAND
CLINQUAILLER.Air : *Achetez, &c.* Noté N^o. 2.

ACHETEZ de mes bagatelles ;
 Je vends de tout à juste prix ;
 Peignes d'ivoire pour les Belles,
 Peignes de corne pour les Maris ;
 V'là des pompons pour ces D'moiselles ;
 Et de jolis étuis garnis :
 V'là des sifflets pour les Pieces nouvelles ;
 Depuis long-tems j'en fournis à Paris.
 Achetez de mes bagatelles ,
 Je vends de tout à juste prix.



V'là pour les prudes Coquettes
 Des éventails à lorgnettes ,
 Des lanternes pour les Jaloux ;
 Pour les Argus, v'là des luntetes :
 Venez tous faire vos emplettes ;
 J'ai des bijoux de tous les goûts ;
 Fines aiguilles

LA SOIRÉE

Pour ces Filles ;
 Pour les Abbés v'là des flacons ;
 Des cure-dents pour les Gascons :
 Achetez de mes bagatelles ,
 Je vends de tout à juste prix ;
 Peignes d'ivoire pour les Belles ,
 Peignes de corne pour les Maris.

SCENE VI.

LE CLINQUAILLER, LA PETITE MARCHANDE DE PLAISIR.

LA MARCHANDE.

Air : Noté, N^o. 2.

V'LA la p'tit' Marchand' de plaisir ;
 Qu'est-c' qui veut avoir du plaisir ?
 Venez Garçons , venez Fillettes ;
 J'ai des croquets , j'ai des gimblettes ;
 Et des bonbons à choisir.
 V'là là p'tit' Marchand' de plaisir ;
 Du plaisir , du plaisir.

LE CLINQUAILLER.

Ecoute, écoute, Louison ; as-tu déjà
 beaucoup vendu, mon Enfant ?

LA

LA MARCHANDE

Non, Papa; mais voilà un louis qu'un Monsieur m'a donné pour remettre tantôt un billet à une Dame qu'il doit épouser, & qu'il m'a fait connoître.

LE CLINQUAILLER.

Donne, c'est toujours quelque chose; les honnêtes gens se soutiennent comme ils peuvent; mais auras-tu assez d'adresse pour t'acquitter de ta commission?

LA MARCHANDE.

Oh! que oui, Papa, ce n'est pas mon coup d'essai.

LE CLINQUAILLER.

Peste!

LA MARCHANDE.

C'étoit moi qui allois porter les billets que Maman écrivoit des que vous étiez sorti.

LE CLINQUAILLER.

Ah! la petite Masque!

LA MARCHANDE.

Qu'avez-vous donc, Papa?

LE CLINQUAILLER.

Rien, rien: va de ton côté & moi du mien. Il faut avouer que voilà une petite.

B

Fille qui a d'heureuses dispositions. (*Il sort en chantant.*) Achetez des boutons, tons, tons, des boutons d'Allemagne, des boutons d'Tombac.

L A M A R C H A N D E *s'en allant.*

V'là la p'tit' Marchand' de plaisir, &c.

S C E N E V I I.

Madame DU REZEAU, MARTON.

M A R T O N.

IL me semble, Madame, que vous soutenez l'état de Veuve assez gaiement.

Air : Prenons au Village une Maîtresse.

Des liens fâcheux du Mariage,
 Heureuse qui peut se dégager;
 Mais on perd son tems dans le veuvage,
 Quand on n'a point l'art de s'en dédommager.
 L'oiseau qui s'échappe de sa cage,
 De la liberté sent l'avantage.

Le partage

Du bel âge

Est d'en faire un bon usage.

Madame D U R E Z E A U.

Depuis cinq ans veuve avec courage,

DES BOULEVARDS. 19

Un pareil état commence à m'affliger.

Toutes les nuits
Dans les ennuis
Veuve se plaint,
Soupire & craint.

MARTON.

Votre Epoux fatiguant
Etoit un ours.

Madame DUREZEAU.

Il me grondoit souvent ;
Mais pas toujours.
Si j'avois des tourmens ,
J'avois aussi de bons momens.

MARTON.

Un petit bien , fait à propos ,
Fait oublier bien des maux.

Mais ne regrettez point votre esclavage ;
Vous devez songer
A vous dédommager.

Madame DUREZEAU.

Marton , as-tu dit au cocher de se trouver à trois heures du matin vis-à-vis le grand Café ?

MARTON.

Oui , Madame : nous passerons donc ici la nuit ?

B ij

Madame DU REZEAU.

Oui, Monsieur le Chevalier de Boute-
felle nous y donne à souper.

MARTON.

Sans Mademoiselle votre Fille....

Madame DU REZEAU.

Sans Mademoiselle ma Fille : qu'avons-
nous besoin de cette petite Mijaurée ? Je
suis fort mécontente de ses manieres.

MARTON.

Que vous a-t-elle donc fait ?

Madame DU REZEAU.

Comment ! ce qu'elle m'a fait ? A peine
a-t-elle dix-huit ans, qu'elle veut déjà se
donner les airs d'être jolie aux dépens de
sa Mere !

MARTON.

Cela n'est pas bien.

Madame DU REZEAU.

Je ne sçaurois parvenir à lui faire met-
tre un fichu : quand on la regarde, elle
se redresse toujours, & respire d'une ma-
niere tout à fait impertinente.

MARTON.

Ah ! le mauvais caractère !

Madame DU REZEAU.

Il semble qu'elle prenne à tâche de cau-

fer des distractions à ceux qui me parlent.

MARTON.

Vous avez raison ; Monsieur le Chevalier est fort sujet à ces sortes de distractions-là. Par exemple, . . .

Madame DU REZEAU.

J'y vais mettre bon ordre, Marton ; j'y vais mettre bon ordre : je la renferme demain dans un Couvent pour le reste de ses jours.

MARTON.

C'est bien fait ; mais qui menera donc votre commerce ?

Madame DU REZEAU.

Mon commerce ? je le quitte, Marton ; je le quitte ; il seroit beau qu'une Femme comme moi vendît encore du galon & de la dorure.

MARTON.

Ah ! Madame, depuis quelque tems, vous en donnez plus que vous n'en vendez.

Madame DU REZEAU.

Je me marie demain ; celui que j'épouse est un des meilleurs Gentils-hommes.

MARTON.

Qui ? Monsieur de l'Escompte ?

B iij

Madame DU REZEAU.

Qui te parle de Monsieur de l'Escompte?
Suis-je faite pour un Agent de Change?
C'est Monsieur le Chevalier Boutefelle que
j'épouse.

M A R T O N.

Miséricorde !

Madame DU REZEAU.

J'aurai de beaux Laquais, Marton.

M A R T O N.

Et Monsieur, de jolies Femmes de
Chambre.

Madame DU REZEAU.

J'aurai un Intendant.

M A R T O N.

Et Monsieur une Femme de Charge.

Madame DU REZEAU.

Je ferai de toi une Fille d'honneur.

M A R T O N.

Je vous aurai une grande obligation.

Madame DU REZEAU.

Je me promènerai toutes les après-di-
nées sur le Boulevard en Cabriolet ; j'ap-
prendrai à mener.

M A R T O N.

A commencer par votre Mari.

Madame DU REZEAU.

Dès demain je prendrai un carosse.

MARTON.

Et Monsieur le Chevalier une chaise de poste.

Madame DU REZEAU.

Comment! Il me semble que tu doutes de ses sentimens pour moi?

MARTON.

Oh! pas autrement; mais en avez-vous des preuves bien solides?

Madame DU REZEAU.

De très-solides. Par exemple, il a bien voulu accepter de mois trois cent louis pour remonter sa Compagnie; il n'a point fait difficulté de me demander encore deux mille aunes de point d'Espagne pour galonner ses soldats sur toutes les coutures; tout sera chamarré jusqu'aux bottines: cela fera la plus brillante Compagnie, le plus beau coup-d'œil!

MARTON.

Et le plus singulier. Mais il me semble que votre cher Futur se fait bien attendre.

Madame DU REZEAU.

Il est peut-être déjà arrivé: holà, garçon, garçon.



Biv

S C E N E V I I I.

Madame DU REZEAU, MARTON,
LE GARÇON DE CAFFÉ.

Madame DU REZEAU.

N'A-t-on pas commandé ici à souper
pour trois personnes ?

LE GARÇON.

Oui, Madame, & le couvert est très-
proprement mis dans la petite chambre
qui donne sur l'égoût.

Madame DU REZEAU.

C'est cela ; conduisez-nous-y.

LE GARÇON.

Je n'ai point ordre de cela, Madame.

Madame DU REZEAU.

Comment ! N'est-ce pas le Chevalier
Boutefelle, un grand jeune homme d'une
taille légère, en plumet, de grands che-
veux nattés & en uniforme ?

LE GARÇON.

Non, Madame.

Madame DU REZEAU.

Ou'est-ce que cela veut dire ?

DES BOULEVARDS. 25

LE GARÇON.

Pardon, Madame, je n'ai pas le tems de m'arrêter. Allons, allons, on y va.

Madame DU REZEAU.

Attendons ici : le Chevalier est trop galant homme pour me manquer de parole.

MARTON.

Il n'en a jamais manqué, il en donne tant qu'on en veut.

Madame DU REZEAU.

Mais qu'est-ce que je vois ? Quel fâcheux contre-temps ! C'est Monsieur de l'Escompte.

S C E N E I X.

Madame DU REZEAU, MARTON,
M. DE L'ESCOMPTE.

M. DE L'ESCOMPTE.

AH ! ah ! vous voilà, ma chere Maman !
Comment ! si tard aux Boulevards !

Madame DU REZEAU.

Oui, j'avois des vapeurs, je suis venue ici avec Marton pour les dissiper, & j'étois bien-aïse d'être seule.

M. DE L'ESCOMPTE.

Serois-je de trop ?

M A R T O N.

Cela se pourroit bien ; ce sont des vapeurs de Veuvage.

M. DE L'ESCOMPTE.

Eh ! bien , pour les faire passer , nous parlerons de notre Mariage ; c'est le moment de terminer nos affaires. Il y a neuf ans que Madame me berce d'espérances ; elle doit se souvenir qu'en 749 nous nous sommes fait une promesse de Mariage respective quatre ans avant la mort de son Mari. J'ai cet effet dans mon porte-feuille.

M A R T O N.

Eh ! bien , vous n'avez qu'à le négocier sur la place.

M. DE L'ESCOMPTE.

Il n'est point question de plaifanterie ; il est tems de nous marier ou jamais.

Madame D U R E Z E A U.

Ou jamais , c'est bien dit ; (*bas à Marton.*) mais je vois une petite Marchande qui vous fait des signes.

M. DE L'ESCOMPTE.

Eh ! bien , Madame , quel est le résultat ?

Madame DU REZEAU, *bas à Marton.*

Fais-la approcher.

M. DE L'ESCOMPTE.

Vous ne me dites rien, vous êtes d'une inquiétude....

S C E N E X.

Les Acteurs précédens, UNE PETITE MARCHANDE DE PLAISIR.

LA MARCHANDE, *chante.*

V'là la p'tit' Marchand' de plaisir ;
Qu'est-ce qui veut du plaisir ?
Du plaisir, du plaisir.

(*à M. de l'Escompte.*)

Monsieur, ne vous faut-il rien du nôtre ?

Madame DU REZEAU, *à la petite Marchande.*

Oui, oui, venez-ça.

M. DE L'ESCOMPTE, *à part.*

Ouais, il y a ici du mystère : observons.

LA MARCHANDE *présente des cornets à M. de l'Escompte, & donne un Billet à Madame du Rezeau.*

Tenez, Monsieur, prenez ces cornets.

M. DE L'ESCOMPTE *saisit le Billet, & la petite Marchande s'ensuit.*

Doucement, doucement. Ah! ah! un

billet ; c'est de l'écriture de Monsieur le Chevalier Boutefelle.

Madame D U R É Z E A U.

Eh ! vous rêvez , Monsieur.

M. D E L' E S C O M P T E.

Eh ! non , Madame ; son caractère m'est familier ; j'ai plusieurs obligations de sa main.

Madame D U R É Z E A U.

Quoi qu'il en soit , remettez-moi ce billet.

M. D E L' E S C O M P T E.

Je ne le rendrai point que je ne sois éclairci de mes soupçons.

Madame D U R É Z E A U

Eh ! bien , autant vaut que vous foyez instruit la veille que le lendemain ; j'épouse le Chevalier.

M. D E L' E S C O M P T E.

Est-il possible ? Comment ! Un Petit-Maître !

M A R T O N.

Madame se fait Petite-Maîtresse : les voilà de niveau.

M. D E L' E S C O M P T E.

Un étourdi qui n'a d'autre mérite que celui d'amuser les Femmes avec le jargon de la frivolité pour en faire des dupes !

D E S B O U L E V A R D S. 29

Madame DU REZEAU.

Air : Sotte Méthode.

Ainsi doit être
Un Petit-Maître,
Léger, amusant,
Vif, complaisant,
Plaisant;
Railleur aimable,
Traître adorable;
C'est l'homme du jour,
Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE.

D'un fade langage,
D'un froid perfiffage
Il fait un vain étalage;
Il veut tout sçavoir,
Il veut tout voir:
Sur tout il chicane,
Et ricane,
Jugeant de tout
Sans goût.

Madame DU REZEAU.

Ainsi doit être
Un Petit-Maître,
Léger, amusant,
Et sur le ton plaisant;
Railleur aimable,

L A S O I R É E

De tout capable ;
C'est l'homme du jour
Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE.

De la femme qu'il aura
Bientôt il se lassera.

M A R T O N.

On s'attend bien à cela ;
Mais chacun a de son côté

Même liberté,
Et rien ne sera gâté.

A peine on se voit
Sous le même toit ,
Chacun , comme étranger ;
Peut vivre à sa guise ,

Et s'arranger ,
Sans qu'on s'en formalise.

Madame. **D U R E Z E A U.**

Ainsi doit être
Un Petit-Maitre ,
Libre en ses desirs ;
De plaisirs en plaisirs

Sans cesse il vole ,
Toujours frivole ;
C'est l'homme du jour
Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE.

L'esprit dégagé

De tout préjugé,
Un goût de caprice
Le prendra pour quelque Actrice.
Il la meublera
Et l'étalera,
Et dans la coulisse
D'un souper lui parlera...
Viens, c'est à l'écart,
Sur le rempart...
Sa Désobligeante
Y conduit l'Infante.
Là, parlant d'abord,
Pensant après,
On donne effor
Aux malins traits;
L'absent a tort,
Et les bons mots
Sont les plus sots propos.

On parle vers,
Concerts,
Bijoux,
Ragoûts,
Chevaux,
Romans nouveaux,
Pagodes,
Modes;
On médit,

L A S O I R É E

On s'attendrit ;

On rit ;

Grand bruit ,

Au fruit ;

Au bal on acheve la nuit.

Le matin mis comme un valet ;

Pâle & défait ,

Monsieur dans un cabriolet ,

Part comme un trait ,

Et pousse deux

Chevaux fougueux ,

Qui, secouant leurs crins poudreux ;

Renversent ceux

Qui sont contre eux ,

Et s'échappant

En galopant ,

Dans ce fracas ;

Doublent le pas.

Notre moderne Phaëton ;

Prenant un ton ,

Va chez plusieurs femmes de nom ;

Leur fait la cour pour les trahir ;

Les aime comme on doit haïr

Ensuite il envoie un Coureur

Chez le Maignan, chez l'Empereur,*

Demander des assortimens ,

* *Fameux Bijoutiers,*

Des

DES BOULEVARDS. 33

Des rivieres de diamans,
Pour la Déesse d'Opéra,
Qui bientôt s'en rira.

Madame DU REZEAU & MARTON.

Ainsi doit être
Un Petit-Mâitre ;
C'est l'homme du jour
Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE.

C'en est fait, Madame, avec de pareils
sentimens, vous n'êtes plus digne de moi,

Madame DU REZEAU.

C'est bien dommage !

MARTON.

Nous avons de quoi nous consoler.

M. DE L'ESCOMPTE.

Voyons donc à présent le style de votre
beau Chevalier.

Madame DU REZEAU.

Ah ! voyez à présent, cela m'est égal !
Vous y verrez qu'il m'adore, & qu'il va se
rendre ici afin de convenir des articles.

MARTON.

Oui, voyez.

M. DE L'ESCOMPTE.

Hum. Ceux-ci ne feront pas de votre
gout ; écoutez. (*Il lit.*) Madame, je viens
de recevoir l'ordre de partir sur le champ avec

C

ma Compagnie ; j'ai jugé à propos de vous épargner la tristesse de nos adieux.

MADAME DU REZEAU.

Ah ! Ciel !

M. DE L'ESCOMPTE, *lit.*

Je suis dans le dernier désespoir ;

MADAME DU REZEAU.

Le pauvre garçon !

M. DE L'ESCOMPTE, *lit.*

Et j'y succomberois infailliblement, si Mademoiselle votre Fille n'avoit la complaisance de m'accompagner pour me donner quelque consolation, afin de m'empêcher de mourir.

MADAME DU REZEAU.

Ah ! le scélérat !

M. DE L'ESCOMPTE *lit.*

Je l'épouse en reconnoissance d'un si bon procédé ; ce que j'ai reçu de vous est un à compte sur sa dot. Le Chevalier DE BOUTESSELLE.

MARTON.

Le pauvre garçon !

MADAME DU REZEAU.

Je suis trahie, ruinée, assassinée : eh ! vite, eh ! vite, des chevaux de poste & en quantité ; je veux courir à franc-étrier pour les rejoindre plutôt.

MARTON.

Hoé, hoé, hoé.

M. DE L'ESCOMPTE.

Ma foi, elle n'a que ce qu'elle mérite,
& je m'en console.

SCENE XI.

DEUX CHANSONNIERS *chantent
alternativement les couplets suivans.*

Air: *Comme un oiseau, &c.* Noté N^o. 4.

Vous qui voulez des chansonnettes,
Venez, venez en faire emplettes,
Fill's, & Garçons.
Fermez la bouche, ouvrez l'oreilles,
Et vous entendrez des merveilles
Chansons, chansons.



Un Philosophe d'importance
Va changer les mœurs de la France,
Par ses leçons :
On verra sa Morale utile
Réformer la Cour & la Ville
Chansons, chansons.

Cij

L A S O I R É E

Des apprentifs de la finance
 Il corrige l'impertinence
 Et les façons :
 Les petits Commis de province
 Ne prendront plus des airs de Prince ;
 Chançons , chançons.



On verra les époux fideles
 S'aimer comme des tourterelles
 A l'unisson :
 • Le monde se fera scrupule
 De les tourner en ridicule ;
 Chançon , chançon.



Des Officiers dans leur absence
 Auront toujours même constance
 Pour leurs tendrons :
 En revenant près de leurs Belles,
 Ils les retrouveront fidelles ;
 Chançons , chançons.



Les Abbés auront l'air moins leste ;
 Tout va prendre le ton modeste
 Jusqu'aux Gasçons :
 On n'aura plus de ces Coquettes
 Pour qui les Seigneurs font des dettes ;
 Chançons , chançons.

DES BOULEVARDS. 37

Ces Politiques inutiles
Dans les Caffés prenant des Villes
A leur façon ,
Vont régler, non le Ministère ,
Mais leur maison qui ne l'est guère ;
Chanfon , chanfon.



Nymphes du Cours dont l'opulence
Promene à grand bruit l'indécence
En Phaëton ,
Vous n'irez plus en mascarade
Du deshonneur faire parade ;
Chanfon , chanfon.

*Les Marchands des Boulevards prient les
Chanfonniers de jouer du violon pour les
faire danser.*

MENUETS ET CONTREDANSES.

SCENE XII.

Madame BONTOUR , *déguisée en*
Savoyarde , UNE SAVOYARDE.

Madame BONTOUR.

JE te suis bien obligée, ma petite amie,
de l'habit que tu m'as prêté; voilà pour
ta peine: si je réussis, je t'en donnerai
encore autant. Allons nous mettre en sen-
tinelle.

C iij

SCÈNE XIII.

M. BONTOUR, Mlle. CHOUCOU.

M. BONTOUR.

REFRAIN.

ALLONS, gai, réjouissons-nous,
Et faisons les foux.

Mettons-nous ici, ma chère Mademoiselle Chouchou. Garçon, du ratafia, des macarons, de l'eau d'or & des meringues; c'est ici que doit nous rejoindre notre compagnie pour voir la Fête que l'on donne ce soir sur les Boulevards en réjouissance de notre victoire.

Mlle. CHOUCOU.

Madame Bontour n'y viendra-t-elle pas?

M. BONTOUR.

Bon! elle est ennemie de tous divertissemens, tels innocens qu'ils puissent être; elle est d'une jalousie insupportable, & si je veux jouir d'un peu de bon tems, il faut que je m'échappe.

Air; Allons, gai, réjouissons-nous.

Tandis que ma Femme sommeille,
Suivons les plaisirs,
Tout sert nos desirs;

DES BOULEVARDS. 39

Avec nous, le tendre Amour veille ;
Allons , gai , réjouissons-nous :
Que le cœur se réveille.

E N S E M B L E.

Allons, gai, réjouissons-nous,
Et faisons les foux.

Mlle **CHOUCHOU.**

Si votre Femme vous chagrine ,
Laissez-la crier ;
On peut s'égayer

Avec une autre à la fourdine ;
Allons , gai , réjouissez-vous
Avec votre voisine.

E N S E M B L E.

Allons , gai , réjouissons-nous ,
Et faisons les foux.

M. **BONTOUR.**

Que de soucis dans le ménage ,
De soins , d'embarras !
De tout ce tracas ,

Bien sot qui ne se dédommage ;
Allons , gai , réjouissons-nous ,
Il faut suivre l'usage.

E N S E M B L E.

Allons , gai , réjouissons-nous ,
Et faisons les foux.



Civ

S C E N E X I V .

Madame BONTOUR, *en Savoyarde* ;
& les Acteurs précédens.

M. BONTOUR.

A Votre fanté, Mademoiselle Chouchou.

Mlle. CHOUCHOU.

A la vôtre, Monsieur Bontour.

Madame BONTOUR *en Marmotte*, chante & danse en s'accompagnant du Triangle.

Non, je n'aimerai jamais que vous ;

Qu'un pareil destin doit faire de jaloux !

Non, je n'aimerai jamais que vous.

(*A part.*) Ah ! voilà mon coquin de Mari avec Mademoiselle Chouchou, sa petite Marchande de modes ; ils ne me reconnoîtront pas sous cet habit de Marmotte : je vais les traiter comme ils le méritent. (*A Monsieur & à Mademoiselle Chouchou.*) Voulez-vous un petit air, Monsieur & Madame ?

M. BONTOUR.

Oui-dà, oui-dà, cela nous réjouira ; de quel pays êtes-vous, ma petite ?

DES BOULEVARDS. 41

Madame BONTOUR.

De la Vallée de Barcelonnette, pour servir vous, Monsieur.

M. BONTOUR.

Ah! pour servir moi; bien obligé: eh! bien, chantez-nous quelque chose.

Madame BONTOUR.

Air: *Catherinette.*

Quand la Fillette

Est à marida,

Larirette,

On la souhaite;

C'est à qui l'aura,

La pauverette!

Aussi-tôt qu'on l'a,

Larirette,

La pauverette!

On la laisse là.

M. BONTOUR.

Parbleu, c'est la vérité: par exemple; Madame Bontour & moi, nous nous aimions comme deux tourterelles avant notre mariage.

Madame BONTOUR, à part.

Ah! le traître! (*Elle chante.*)

Air: *C'est à toi, charmante Brune.*

Un Epoux, un hirondelle,

Ne se fixent pas long-temps;

L A S O I R É E

Tous les deux, à tire d'aile,
Cherchent toujours le printemps. *bis.*



Un Amant est tout de flamme ;
Mais l'Hymen refroidit l'air ;
Tout Epoux près de sa Femme ,
Grelotte comme en hiver. *bis.*

Mlle. CHOUCHOU.

Madame Bontour ne nous croit pas ici,
assurément.

M. BONTOUR.

Non ; elle dort à présent de tout son
cœur dans son petit lit à part.

Mlle. CHOUCHOU.

Je crois qu'elle fait de beaux rêves.

M. BONTOUR.

Oh ! je lui en laisse tout le tems, je vous
en répons ; laissons cela, ne pensons qu'à
nous divertir.

Madame BONTOUR.

C'est bien dit ; je vais vous donner du di-
vertissement, moi.

M. BONTOUR.

Très-volontiers ; je crois qu'elle est jo-
lie, au moins, la petite Marmotte. Voyons,
voyons ; ôtez ce mouchoir qui vous cache
le visage.

DES BOULEVARDS. 43

Madame BONTOUR.

Non, non, Monsieur, une serine m'est tombée sur la tête.

M. BONTOUR.

Une serine!

Madame BONTOUR.

Si, si, una fredoura, una..... Come? Come? una flussion.

M. BONTOUR.

Ah! une fluxion!

Madame BONTOUR.

Allons, Monsieur, voyez ma petite curiosité.

M. BONTOUR.

Est-elle jolie votre petite curiosité?

Madame BONTOUR.

Oh! oui, Monsieur, on y voit l'armée de la guerre, & toutes sortes de petites aventures bourgeoises qui vous amuseront; je ne montre pas ça à tout le monde.

Mlle. CHOUCHOU.

Voyons, voyons, nous sommes discrets.

Madame BONTOUR.

Vous nous donnerez donc quelque chose, mon bon Monsieur. J'ai un coquin de Mari qui m'abandonne, ma chere Ma-

dame : ah ! j'ai bien de la peine ; priez
Monsieur votre Amoureux pour moi.

M. B O N T O U R.

Tiens , ma Petite.

Madame B O N T O U R.

Grand merci , Monsieur , mettez-vous là,
(Elle leur montre sa curiosité.) Vous allez
voir tout ce que vous allez voir. Voilà
l'Armée de la Guerre ; voilà la fameuse des-
cente de Messieurs l'zAnglois.

Air : *Trinque , trinque , trin.*

Remarquez bien ces Guerriers ingambes ,
Qui venoient tenter des exploits nouveaux ;
Leurs troupes s'avancent à toutes jambes ,
Mais c'est du côté de leurs grands Vaisseaux,
Dès qu'on est à leur poursuite ,
Ils regagnent pavillon ;
Eh ! trinque , trinque , trin ,
Pour les faire aller plus vite ,
Il leur faut un coup d'Eguillon.

Voici un changement de décoration.

Même air.

Vous voyez nos troupes d'Allemagne
Prêtes à cueillir de nouveaux lauriers
La Victoire qui les accompagne
Vole sur les pas de nos Officiers,
Chacun d'estoc & de taille

DES BOULEVARDS. 45

Bravement s'escrimera,
Eh ! zingue, zingue, zingue;
Ils vont tous à la Bataille
Ainsi qu'au Bal de l'Opéra.

Allons, tue, tue ; pon, pon, pon, Soldats, Officiers, Général, les voilà tous dans la mêlée ; victoire, victoire, ton, ton, ton, teronton, ton... Voici maintenant les armées Impériale & Prussienne, dignes rivales, animées d'une égale ardeur pour la gloire.

Air : *Ah ! voilà la vie, la vie.*

Dans son camp tranquille
S'endort le Prussien ;
C'est un sûr asile
Où l'on ne craint rien ;
Mais le Général Daune ;
En homme plus fin,
Donne, donne, donne
Du réveil matin.

Remarquez comme les ennemis abandonnent leurs canons & leurs tentes qui les embarrassoient, & font de leur armée un camp volant.

Vous allez voir présentement une petite Aventure Bourgeoise, arrivée depuis peu sur les Boulevards ; mais chut.

Mlle. CHOUCHOU.

Oui, oui, nous n'en dirons rien.

Madame BONTOUR.

C'est une petite partie nocturne qu'un bon Mari a faite avec sa Maîtresse ; il fait coucher sa Femme, & fait semblant d'aller se mettre au lit.

Air : *Là-bas dessous ces verts pommiers.*

Mais la Femme en a du soupçon,

Farlarira don, don,

Allez avec votre Tendron ;

Hon, hon, hon !

Petit Frippon ;

Farlarira, larira, dondaine ;

Farlarira don, don.

Air : *Ah ! la voilà, la voilà, là.*

Cet Epoux dans un doux transport ;

Dès qu'il croit qu'elle dort,

Sort.

M. BONTOUR.

Ah ! ah ! on dirait que c'est notre Aventure.

Mlle. CHOUCHOU.

Oui, voilà qui est plaisant.

Madame BONTOUR.

Voyez, voyez. (*Elle continue.*)

Et sa femme, d'une autre part ;

DES BOULEVARDS. 47.

Pour les suivre au Rempart ,
Part.

Mlle. CHOUCHOU.

Ce ne seroit pas là notre compte.

M. BONTOUR.

Nenni, parbleu.

Madame BONTOUR.

Voyez, voyez. (*Elle chante.*)

En marmotte elle s'habilla,
Les surprit & les étrilla, les étrilla!

M. BONTOUR.

Que vois-je? C'est ma Femme.

Mlle. CHOUCHOU.

Madame Bontour!

Madame BONTOUR. (*Elle poursuit M. Bontour,
en le rossant.*)

Oui, la voilà, la voilà, la voilà.

Mlle. CHOUCHOU.

Au secours, au secours.

M. BONTOUR.

A l'aide, à l'aide.

Madame BONTOUR.

Au Guet, au Guet.

*Danse des Savoyards, qui se réjouissent
du succès de Madame Bontour.*

SCÈNE XV.

LA VICTOIRE, Grenadier,
UN GARÇON.

LA VICTOIRE.

Air : *Des Pantins*. Noté en Duo, N^o. 5.

Tous les cœurs sont réjouis
Dans ce bon pays de France ;
Tous les cœurs sont réjouis
Partout où regne Louis.

Garçon, à boire.

LE GARÇON.

Il y a des cabarets plus loin.

LA VICTOIRE.

Je suis bien ici ; qu'on me serve.

LE GARÇON.

On ne reçoit point ici de Soldats.

LA VICTOIRE.

Comment ! ventrebleu, tu n'as jamais
eu de meilleure compagnie ; apprends que
je suis Grenadier, que j'ai pour camarades
des Princes du Sang.

LE GARÇON.

DES BOULEVARDS. 49

LE GARÇON.

Oh! je n'ai plus rien à dire ; qu'est-ce
qu'il vous faut, de la bière ?

LA VICTOIRE.

Fi donc , c'est une boisson Angloise ;
donne-moi du vin.

LE GARÇON.

Je fuis à vous.

LA VICTOIRE.

Air : *Des Pantins.*

Tandis que les Officiers
Vont combattre l'Angleterre ;
Abbés , Robins , Financiers ,
A Paris font les Guerriers.
Chaque jour de quelque Iris ,
Brusquement le cœur est pris ,
Ici l'on ne fait la guerre
Qu'aux Mamans & qu'aux Maris.



4

SCÈNE XIV.

LA VICTOIRE, GRIFFONNET,
Clerc de Procureur.

GRIFFONNET.

EH! bon jour, notre cher Cousin.

LA VICTOIRE.

Ah! ah! c'est toi, l'ami Griffonnet.

GRIFFONNET.

Je suis charmé de te voir, mon pauvre
Nicolas Flanchon.

LA VICTOIRE.

Tout beau! ne m'appelle plus comme
cela; je me nomme la Victoire; je suis
annobli depuis que tu ne m'as vû.

GRIFFONNET.

Où sont tes Titres?

LA VICTOIRE.

Les voilà: c'est mon arc-en-ciel de
fer; quand on s'en sert bravement pour
le bien de l'Etat & le service de son Prince,
ça vaut mieux que tous les parchemins
du monde.

DES BOULEVARDS. 51

GRIFFONNET.

Tu as raison ; c'est de la bonne noblese , celle-là.

LA VICTOIRE.

Sarpe-jeu , j'risquons not' personne pour l'acquérir , au lieu que bien d'autres ne risquent que des zeros.

GRIFFONNET.

Mais par quelle aventure es-tu à Paris ?

LA VICTOIRE.

J'ai obtenu un petit congé pour venir ici placer de l'argent que j'ai hérité des Anglois ; cependant je pars demain pour rejoindre ; si tu veux , tu seras des nôtres.

GRIFFONNET.

Je le voudrois bien ; mais....

LA VICTOIRE.

Quoi ! mais ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

GRIFFONNET.

Je suis toujours Clerc de Procureur , & bel esprit ; je fais des pièces d'écritures pour ruiner des familles , & des pièces de vers pour détruire des réputations.

LA VICTOIRE.

Tu fais là un chien de métier , mon ami,

D ij

LA SOIRÉE

GRIFFONNET.

Air ; Voilà la différence.

Comme toi , dans mes exploits ,
J'ai des risques quelquefois.

LA VICTOIRE.

Voilà la ressemblance.

Je montre le fruit des miens ,
Tu caches celui des tiens ;

Voilà la différence.

Crois - moi , Cousin , il n'est rien tel
que d'aller tête levée : vive la guerre & les
gens de cœur pour cela.

GRIFFONNET.

Ce n'est pas le cœur qui me manque , je
suis François : mais tu as déjà dix ans de ser-
vice. Avant que je parvienne comme toi ,
& que je sache faire l'exercice à la Prus-
sienne.

LA VICTOIRE.

Tarare.

Air : Il étoit un Moine Blanc.

Tout François dans les combats
Deviens Héros au premier pas ;
Il suffit que le cœur nous mène :
Voilà nor' vrai Capitaine.

GRIFFONNET.

Eh ! puis , je t'avouerais franchement que
je suis trop attaché à la profession de bel
esprit.

Est-ce que tu la crois incompatible avec la nôtre ?

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

En France un vaillant Militaire

Unit l'esprit à la valeur :

Les graces , le talent de plaire

N'empêchent point d'avoir du cœur.

J'aurions une liste fort ample

Des biaux esprits qui sont Héros.

On t'en citeroit maint exemple

Parmi nos braves Généraux.

Tête-bleu , je ne conseillerois pas aux plus habiles d'en faire assaut avec eux ; c'est qu'un trait n'attend pas l'autre. Ils vous poussent des bottes , pif , paf... Eh ! bien , dans la bataille c'est de même ; l'esprit vif , la tête froide , le cœur chaud , en trois mots , voilà leur portrait.

G R I F F O N N E T.

Tu me décides ; donne-moi la cocarde.

L A V I C T O I R E.

Tiens , voilà mon chapeau ; je te fais soldat , & puisque tu as la fureur du bel esprit , je te crée Chanfonnier du Régiment.

G R I F F O N N E T.

Soit ; je chanterai nos Généraux , & je chanfonnerai nos Ennemis.

D iij

Tu ne manqueras pas de matière : marche à moi. Ah ! ça ; qu'est-ce que tu veux d'engagement ?

GRIFFONNET.

D'engagement !... Fi donc, est-ce que l'on veut le service que l'on doit à la Patrie ? L'on est trop payé par la gloire que l'on en retire ; je fers *gratis*, morbleu, *gratis*.

LA VICTOIRE.

Embrasse-moi, Cousin,

A cette noble ardeur, je reconnois mon sang,

GRIFFONNET.

Tête-bleu, ventre-bleu, je me crois déjà dans l'action avec les ennemis,

Air : *De tous les Capucins du monde,*

Par la sembleu, je vous enferme

Ces drôles-là,

LA VICTOIRE.

Doucement, Frère :

Parle mieux de gens aguerris,

Pour qui la victoire a des charmes ;

C'est la valeur des ennemis

Qui fait la gloire de nos armes.

GRIFFONNET.

Qu'est-ce que j'entends ?

DES BOULEVARDS. 55
LA VICTOIRE.

C'est notre ami la Fleur, soldat au Régiment d'Orléans, qui vient ici avec sa recrue, & tout le peuple qui se réjouit des avantages que nous avons remportés.

GRIFFONNET.

Allons, morbleu, vive le Roi.

SCENE XVII & dernière.

LA VICTOIRE, GRIFFONNET;
Mr. BONTOUR, Me. BONTOUR,
LA FLEUR, Soldats & nouveaux En-
rôlés. Différentes personnes du Peuple.

DIVERTISSEMENT.

(Ici se chante le Duo.)

M. BONTOUR.

DE nos Guerriers chantons la gloire,
Que tout célèbre leurs succès ;
Marchez, marchez à la Victoire,
Braves soutiens de nos François ;
Tout va répondre à votre zèle,
La fortune aide un cœur ardent ;
Rli, rlan, rli, rlan,
Div

LA SOIRÉE

Suivez l'honneur qui vous appelle ;
Rlan, tanplan, tambour battant.

LA VICTOIRE, à Griffonnet.

Je veux au bout d'une campagne,
Te voir déjà joli garçon ;

Des Héros que l'on accompagne

On saisit l'air, on prend le ton ;

Des Ennemis, ainsi qu'des Belles,

On est vainqueur en l'zimitant ;

R'li, r'lan, r'li, r'lan,

On prend d'affaut les Citadelles,

R'lan, tanplan, tambour battant.

L A F L E U R.

Braves garçons que l'honneur mene,

Prenez parti dans Orléans,

Not' Coronel, grand Capitaine,

Est le Patron des bons vivans :

Dam' il falloit le voir en plaine

Où le danger étoit l'plus grand ;

R'li, r'lan, r'li, r'lan,

Lui seul en vaut une douzaine,

R'lan, tanplan, tambour battant.

L A V I C T O I R E.

Nos Officiers, dans la bataille,

Sont péle-mêle avec nous tous ;

Il n'en est point qui ne nous vaille,

Et les premiers ils vont aux coups ;

Un Général, fût-il un Prince,

DES BOULEVARDS. 57

Des Grenadiers se met au rang ;
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Fond sur l'ennemis & vous les rince,
R'lan, tanplan, tambour battant.

L A F L E U R.

Vaillant & fier sans arrogance,
Et respecter ses ennemis,
Brutal pour qui fait résistance,
Honnête à ceux qui sont soumis,
Servir le Roi, servir les Dames,
Voilà l'esprit du Régiment :

R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Tous nos Guerriers sont bonnes lames,
R'lan, tanplan, tambour battant.

L A V I C T O I R E, à un Garçon.

Viens vite prendre la cocarde ;
Du Régiment quand tu feras,
Avec respect, j'veux qu'on te r'garde ;
Le Prince est l'Chef, & j'fons les bras.
Par le courage on se ressemble,
J'ons même cœur & sentiment :

R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Droit à l'honneur j'allons ensemble,
R'lan, tanplan, tambour battant.

M. B O N T O U R.

La jeune Agnès devint ma femme,
J'étois le maître à la maison,
Au bout d'un mois changement d'gamme,

L A S O I R É E

Elle fut pire qu'un Dragon.
 Pauvres Epoux, voyez ma peine,
 Si je m'échappe un seul instant,
 R'li, r'lan, r'li, r'lan,
 R'lan, tanplan, elle me mene,
 R'lan, tanplan, tambour battant.

Madame B O N T O U R.

Quand un Mari fait bon ménage,
 Que de sa femme il est l'Amant,
 Frauder ses droits est un outrage
 Que l'on excuse rarement;
 S'il va courir la pretontaine,
 Ne peut-on pas en faire autant ?

 R'li, r'lan, r'li, r'lan,
 R'lan, tanplan, on vous le mené,
 R'lan, tanplan, tambour battant.

L E B A R B I E R.

A la besogne je m'apprête,
 Et mon rasoir aura le fil,
 Aux ennemis j'lav'rai la tête;
 A favoner je suis subtil:
 Tout aussi sûr qu'un Roi de Garbe,
 En arrivant au Régiment,
 R'li, r'lan, r'li, r'lan,
 Je veux à tous faire la barbe,
 R'lan, tanplan, tambour battant.

L A V I C T O I R E.

Lorsque la guerre diminue

DES BOULEVARDS. 59

Le nombre des soldats d'Cypris,
A l'Opéra faites recrue,
Jeunes Coquettes de Paris :
Là vous enrôlerez sans peine
L'homme de Robe & le Traitant :

R'li, r'lan, r'li, r'lan,
R'lan, tanplan, on vous les mene,
R'lan, tanplan, tambour battant.



Huffards d'Amour, votre milice
A, comme nous, l'esprit grivois ;
A peine est-on dans le service,
Qu'on fait déjà nombre d'exploits :
Adroite & prompte à l'exercice,
Fille s'instruit en un instant.

R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Dès quatorze ans la plus novice
Mene un Galant tambour battant.



Peuple françois, votre courage
Nous-a fait élever la voix ;
Venez souvent voir cet ouvrage,
C'est le recit de vos exploits.
Chez vous, au seul nom de la gloire,
Tout est en feu dans un instant.

R'li, r'lan, r'li, r'lan,

LA SOIRÉE, &c.

Vous courez tous à la victoire,
R'lan, tanplan, tambour battant.



A notre esprit que l'on pardonne,
Il ne produit rien d'excellent ;
Mais dans l'ouvrage qu'on vous donne,
Le cœur remplace le talent.
Messieurs, pour cette bagatelle
Tout bon François est indulgent :
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Ne voyez rien que notre zèle ;
Applaudissez tambour battant.

L A F L E U R, au Parterre.

Je m'apperçois que le Parterre
Lui-même se mêle à nos Jeux ;
La seule image de la guerre
Anime le cœur & les yeux ;
J'en vois plus d'un qui se balance,
Et fait ce geste en m'imitant,
Et r'li, r'lan, & r'li, r'lan :
En vrai Dragon il chante & danse,
R'lan, tanplan, tambour battant.

F I N.

*Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent aux
Œuvres de l'Auteur.*

